

Jean Sordel ou La découverte des bains de Lavey : [5ème partie]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN SORDEL

ou la découverte des bains de Lavey.

V.

— Eh bien, dit-elle, il faut renoncer à la cure. Que je reste paralysée toute ma vie; j'aime cent fois mieux cette chaîne que celle qu'on ose me proposer.

Elle ne put s'empêcher de conter à Georges l'étrange démarche de son oncle, et le jeune homme sortait furieux, lorsqu'il rencontra Bérue! à quelques pas de la maison. Ils s'arrêtèrent tous deux.

— Tu viens de chez le fontenier! dit l'oncle.

— Et vous y allez peut-être! répondit le neveu.

— Que t'importe?

— Il m'importe beaucoup, à ce que je viens d'apprendre.

— Ah! ils t'ont parlé?

— N'est-ce pas une affaire de famille? Ce qui intéresse le bonheur de l'oncle ne peut être indifférent au neveu.

— Ne t'inquiète pas de mes affaires.

— Quand je vous trouve sur mon chemin!

— Tu fais l'insolent! je te renie. Il y a dans mon secrétaire un écrit de ma main, où je ne t'avais pas maltraité: je vais de ce pas le détruire. Ne compte plus sur moi.

— Vous me rendez la liberté, monsieur Bérue!, j'en userai!

Après cette réplique, le jeune homme lui tourna le dos, et l'oncle courut chez lui exécuter sa menace.

Georges était si agité qu'il ne se possédait plus; il marcha longtemps au hasard, traversant les prairies, les haliers et cherchant les routes écartées. Il arriva enfin sur une hauteur d'où l'on domine tout le vallon. Là, se sentant éloigné de tout le monde, il s'assit, pour se livrer librement à sa douleur. Il apercevait à travers les sapins l'humble toit de sa bien-aimée; il voyait plus loin le bâtiment des bains et le cours torrentueux du fleuve, qui avait si longtemps dérobé aux regards des hommes cette source découverte pour son malheur.

— J'ai perdu ma dernière espérance, se dit le pauvre Georges. Contraint de renoncer à Charlotte, je n'aurai pas la consolation de lui donner un jour l'aisance et le repos. Mon oncle devient mon rival et me déshérite! Il tient dans sa main tout ce qui pouvait m'intéresser: cette source qui, dit-on, guérirait Charlotte, et les biens qui l'auraient du moins préservée de la pauvreté dans sa vieillesse, si elle ne doit jamais guérir. Mais, si j'aime sincèrement, pourquoi ne penser qu'à mes intérêts? Je veux me sacrifier pour elle; je le sens d'avance, j'y trouverai de la douceur. Qu'elle recouvre la santé, qu'elle soit heureuse, et qu'elle puisse faire remonter jusqu'à moi la cause de son bonheur! Je n'en serai pas le témoin. Je ne resterai pas ici. Eh bien, peut-être, en courant le monde, laisserai-je le chagrin derrière moi. Où va ce Rhône que je vois couler avec tant de furie? Je sens aussi le besoin de fuir cette vallée, où je ne suis pas moins tourmenté que lui. J'irai m'égarer aussi dans les pays étrangers; je verrai sans doute des malheureux, et ils m'apprendront à souffrir, si je ne sais pas en recevoir la leçon du Dieu crucifié.

Georges n'arriva que par degrés à cette résolution généreuse; il ne la prit pas sans verser beaucoup de larmes; mais il y resta inébranlable. Il retourna chez lui, et il trouva la vieille Françoise, servante de ses parents, qui était restée la seule compagne de l'orphelin, fort surprise de ne pas le voir à l'heure du dîner. Sans répondre à ses questions, sans s'arrêter devant la table, où le couvert était mis depuis longtemps, il s'enferma dans sa petite chambre, et il écrivit à Charlotte une lettre, que Françoise fut chargée de lui porter à l'instant même.

La lettre n'était pas cachetée, Georges n'ayant trouvé sous sa main ni de la cire, ni des oublies; il savait d'ailleurs que l'ignorance de Françoise aurait rendu cette précaution superflue, et il lui recommanda de remettre la

billet à Charlotte elle-même. Françoise, alarmée de l'air sombre avec lequel Georges était rentré chez lui, de son émotion en lui remettant la lettre, la retournait dans ses mains chemin faisant; elle l'ouvrit même machinalement, et la parcourait des yeux.

Que peut-il donc lui écrire! disait-elle, en considérant les caractères, muets pour elle. Sordel ne lui a pas fermé sa porte: ne pouvait-il pas dire à Charlotte ce qu'il a mis là-dedans? C'est donc quelque chose de terrible! Pourvu que je ne sois pas, sans le savoir, l'instrument d'un désespéré!

Pendant qu'elle faisait ces réflexions à demi-voix, tenant encore la lettre ouverte, elle rencontra Bérue!, qui, satisfait de lui-même, après avoir accompli sa vengeance, allait de sa maison du village à l'établissement des bains. Il demanda à Françoise pourquoi elle cheminait ainsi, un papier à la main?

— Pourquoi? dit-elle avec humeur, je ne sais pas trop, monsieur Bérue!; peut-être vais-je faire beaucoup de mal sans le vouloir.

— Eh! doit-on, Françoise, agir au hasard, à l'âge où vous êtes?

— Qui me donnerait un bon conseil me ferait bien plaisir, car je suis plus inquiète que je ne peux dire.

— Pour conseiller les gens, il faudrait savoir sur quoi.

— Sur quoi? sur ce que je dois faire de cette lettre!

— Une lettre de mon neveu?

Ses yeux perçants avaient déjà reconnu l'écriture.

— Et pour la fille de Sordel, sans doute?

Il avait prononcé ces mots d'un ton doux et bienveillant.

— Ah! si vous aviez vu comment il était troublé aujourd'hui en rentrant chez nous! Il n'a pas voulu manger un morceau de pain, et voilà qu'il me dépêche avec cette malheureuse lettre, qu'il se repentira peut-être demain d'avoir écrite. Arrive ce qui pourra! Vous êtes son oncle; vous avez été son tuteur; il vous tient lieu de fils; un enfant n'a point de secrets pour son père: voyez ce qu'il y a là-dedans? et dites-moi si je dois faire cette commission ou retourner sur mes pas.

Bérue! ne se fit pas presser, et prit, sans façon, connaissance de la lettre, mais sans en faire part à Françoise, qui, du reste, ne le demandait pas. Voici en quels termes Georges avait écrit à Charlotte:

« Mademoiselle, la confiance que vous m'avez faite ce matin est une nouvelle preuve de votre amitié, et vous avez dû m'y trouver trop sensible. Mais les premiers mouvements de mon cœur se sont apaisés, et je reconnais qu'il ne serait pas généreux à moi d'accepter le sacrifice que vous voudriez me faire. Je ne peux rien pour votre bonheur, et mon oncle peut tout: n'hésitez pas entre lui et moi. Je dois d'autant plus vous le conseiller, que je suis assuré maintenant de n'être jamais son héritier. Ne refusez pas, je vous en prie, le moyen qu'on vous offre de rétablir une santé qui fera la joie de votre père. Ce premier avantage vous en assure un second, qui a moins de prix, sans doute, mais que je vous souhaite encore, et que je ne vous enverrai jamais. Adieu, mademoiselle Charlotte! je vais m'éloigner de ce pays, où rien ne me retient plus; j'aurai fait mon devoir, j'emporterai votre estime, et j'aurai le courage de vivre avec un souvenir que rien n'effacera de mon cœur. »

— Voilà une lettre fort sage, dit Bérue!, d'un ton tranquille, et vous avez tort d'être inquiète. Allez, faites ce que mon neveu désire. Il est, en vérité, beaucoup plus raisonnable que je n'aurais supposé.

Françoise, toute rassurée par ces paroles, se hâta de porter la lettre à son adresse.

Sordel était alors absent de chez lui: il trouva en rentrant la pauvre Charlotte au désespoir.

— Qu'est cela? dit le malheureux père. Ce vieux fou serait-il revenu?

(*Mug. pittoresque.*) (La suite au prochain numéro.)

L. MONNET; — S. CUÉNOUD.